

como una baguala oscura

une pièce chorégraphique et musicale
de **Nina Laisné**
et **Nestor 'Pola' Pastorive**

d'après les musiques d'Hilda Herrera

REVUE DE PRESSE

Nina Laisné : « Como una baguala oscura »

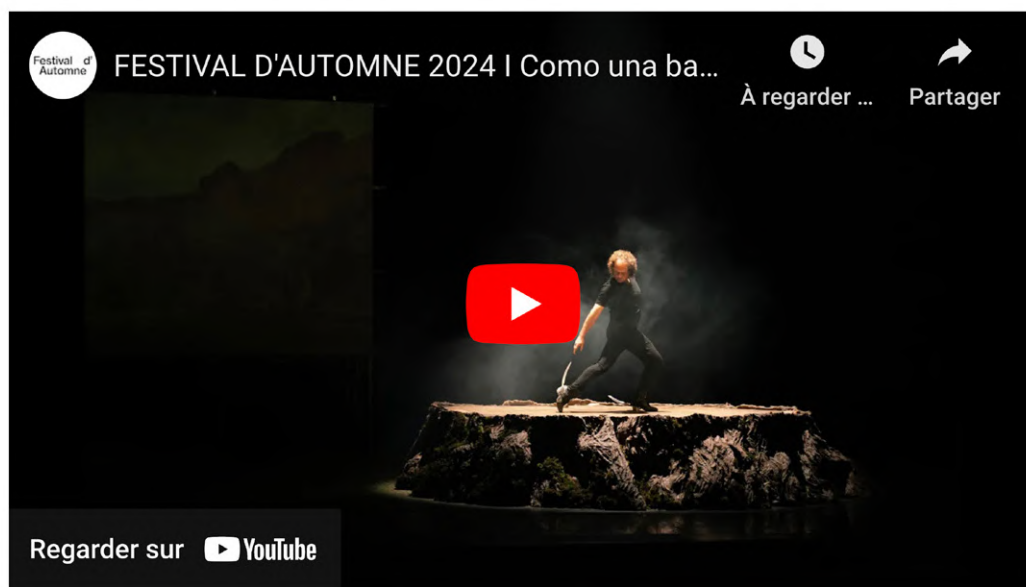
Un spectacle en-dehors des sentiers battus, vibrant, d'une rare finesse, résonant de toutes les harmonies créées par Hilda Herrera, une femme forte et inspirante, et Néstor 'Pola' Pastorive, mis en scène grâce aux multiples talents de Nina Laisné.

Ce merveilleux spectacle tire tout son charme de sa simplicité désarmante. Sur le plateau, du sable, des briques, un écran, et la souche impressionnante d'un aguaribay, un arbre argentin emblématique dont le tronc doit bien valoir celui d'un vieux baobab. Il sert d'espace de représentation à Néstor 'Pola' Pastorive, danseur et chorégraphe. L'aguaribay fait écho à la première chanson d'Hilda Herrera, une pianiste, autrice et compositrice exceptionnelle que l'on va suivre durant toute ce *Como una baguala oscura*, dont elle est, au fond, le sujet principal.

Elle apparaît sur l'écran de type panneau publicitaire décati des routes désertes de la pampa. À 91 ans, les quelques seize heures d'avion pour arriver jusqu'à nous étaient un peu difficiles, d'où cette présence virtuelle – mais fort loin d'être désincarnée ou médiatisée. C'est d'ailleurs à cela que tient la magie absolue de ce spectacle-documentaire d'un nouveau genre.

Pour résumer Hilda Herrera, seule femme compositrice à avoir durablement marqué le folklore argentin et à y avoir imposé son instrument de prédilection, le piano, joue, chante, raconte son histoire et, comme en passant, celle de l'Argentine, qui l'a traversée, avec ses poètes, ses artistes, sa vie, mais aussi les années terribles de la dictature où elle pouvait jouer ses compositions – mais en omettant les paroles !

Elle entre en dialogue avec les zapateos de son compatriote, Néstor 'Pola' Pastorive, danseur virtuose de zapateos, mais façon Israel Galvan, la provoc' en moins, mais le désir de sortir des stéréotypes du genre tout aussi vifs. Cette danse des « gauchos », ces cow-boys argentins, demande, outre les zapateos, une rapidité des jambes qui s'entrelacent dans des figures d'une célérité impressionnante, comme une souplesse des chevilles qui se tordent, notamment pour gambiller avec des éperons d'une longueur féroce, étonnante.



Ce duo étonnant, mis en scène par Nina Laisné, artiste protéiforme qui allie cinéma, musique, et art contemporain (et créatrice d'un nouveau label discographique Alborada qui vient de produire le nouvel album... de Hilda Herrera), est un bijou d'équilibre, de sensibilité, d'intériorité. Dès la première minute, le spectateur est absolument captivé, autant par la musique que par la voix d'Hilda, par sa présence inoubliable qui crève littéralement l'écran puisque nous finissons par complètement oublier celui-ci, et par la performance chorégraphique de Néstor 'Pola' Pastorive qui lui répond par les différents rythmes de ses frappes, comme un dialogue si intime qu'il peut se passer de mots.

Elle, Hilda, est terriblement attachante dans sa façon de raconter sa vie, ses anecdotes de composition, ses rencontres artistiques et humaines, que ce soit Atahualpa Yupanki, Pablo Neruda, ou Mercedes Sosa, la première à chanter ses mélodies d'une beauté indicibles, qu'ils s'agissent de milongas ou de zambas qui nous font frissonner.

Car Hilda Herrera est aussi une pianiste hors pair. Son toucher, ses accents, son phrasé, son sens rythmique, sont extraordinaires de délicatesse, mais aussi d'une puissance peu commune. Elle avoue d'ailleurs, non sans malice, « une main gauche un peu lourde » qui lui a servi à remplacer le « bombo » cet instrument de percussion typique du folklore argentin. C'est ainsi qu'elle créa une vraie révolution contribuant à faire évoluer le folklore – et donc à conserver sa force novatrice, son aspect radical, tout autant au sens d'absolu et de catégorique, qu'au sens de racine, comme cette fameuse *baguala oscura*, un chant préhispanique du nord-ouest de l'Argentine.

C'est un spectacle absolument magnifique, d'une liberté folle dans sa conception, émouvant, sensible, qui permet de toucher au plus près les délices de ces mélodies inventées par la grande, très grande Hilda Herrera.

Agnès Izrine

Le 26 septembre 2024, Chaillot Théâtre national de la Danse, avec le Festival d'Automne à Paris.
Jusqu'au 29 septembre.

CRITIQUES



© Diego Stickar & Dante Martínez

Como una baguala oscura, plongée à six mains dans le folklore argentin

Présenté à Chaillot dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, la dernière création de Nina Laisné, construite avec Néstor 'Pola' Pastorive constitue un hommage savant et brillant à la pianiste Hilda Herrera.

4 octobre 2024

C'est un décor hyper-texturé pour l'œil contemporain : une souche géante recouverte de mousse, un panneau d'affichage un peu sale, de la terre au sol. Mais celui-ci signale deux choses : d'un côté, l'enracinement des formes mises en jeu ; de l'autre, la relative impureté esthétique amassée dans le voyage culturel de la péninsule ibérique vers les terres indigènes d'Argentine.

Vidéo, danse

Voilà installé le petit monde de *Como una baguala oscura*, dernière création de l'artiste pluridisciplinaire **Nina Laisné** signée en collaboration avec le danseur et chorégraphe **Néstor 'Pola' Pastorive**. Une pièce en forme de dialogue entre ce dernier et **Hilda Herrera**, compositrice magnifique de *zambas* et de *milongas* populaires. L'une des rares femmes pianistes à avoir pu s'imposer en soliste dans le paysage de la musique folklorique argentine, dont le dernier album, *La Iluminada*, vient de sortir sur le label Alborada, mené par Nina Laisné elle-même.

L'une donne la mélodie, l'autre y répond par le mouvement. À 92 ans, Hilda Herrera ne prend plus l'avion, mais elle est rendue présente par de beaux morceaux documentaires captés en Argentine et projetés sur le *billboard*. Elle joue de son piano rythmé par la proximité du bombo traditionnel. Pastorive, lui, danse le *zapateo*, cette danse de jambes et de talons qui claquent, sorte de cousine outre-atlantique du flamenco. Et se voit vite augmenté d'accessoires — des éperons en forme de lames qui jaillissent des chevilles, des cuissardes de papier qui s'élancent des cuisses — qui prolongent la danse et naturalisent l'outil.



© Diego Stickar & Dante Martínez

Folklore vivant

Il ne s'agit pas pour la musique d'accompagner la danse, ni l'inverse, mais ici, les pratiques singulières des artistes s'éclairent mutuellement. Nina Laisné orchestre le tout en faisant se succéder, dans une dramaturgie sans esbroufe, les passages filmés aux apparitions de l'interprète. La metteuse en scène fait montre d'une grande générosité dans la façon dont elle ouvre au public les fruits d'une recherche érudite. Elle dépeint aussi le portrait de ce pays qui la passionne tant, l'Argentine, dans la complexité de son identité culturelle, et plus particulièrement de sa culture traditionnelle et son héritage *criollo* disséminé dans les provinces du pays.

Ainsi, l'extrême finesse du souci esthétique qui se manifeste à tous les endroits n'empêchent pas *Como una baguala oscura* de se charger d'un vif propos politique, qui secoue des formes traditionnelles toujours prises pour acquises à l'hégémonie, qui réaffirme le métissage à l'origine de ce folklore et son irréductibilité à l'idéologie nationaliste. Le résultat a cette forme « étrange », au sens premier : affranchie des postures et des modes et guidée par la passion de trois artistes à la sensibilité folle.

Samuel Gleyze-Esteban

Entretien avec **Nina Laisné**
Propos recueillis par **Wilson Le Personnic**
Septembre 2024

Nina, ton travail se trouve à la confluence de plusieurs médiums et de pistes de recherche. Comment décrirais-tu ta recherche artistique ? Peux-tu partager les grandes réflexions qui traversent ta recherche/démarche artistique ?

J'ai en effet une pratique transversale, qui ne se réduit pas à un champ d'expression. Mon rapport à la création s'est progressivement construit à travers une double écriture, l'une musicale et l'autre visuelle. La forme, quant à elle, varie énormément : film, mise en scène, exposition, édition, etc. et les réseaux de diffusion sont tout aussi multiples. Bien souvent, mon travail prend sa source dans des archives historiques, un passé qui sommeille ou qui est enfoui sous plusieurs couches d'histoire. Je fonctionne souvent par association, par confrontation ou croisement, ce qui produit un nouveau geste, tord légèrement la réalité qui nous était connue jusqu'à maintenant et permet de regarder l'Histoire collective par un autre prisme que celui de l'Histoire officielle, via des identités singulières ou marginales.

Como una baguala oscura a comme point de départ le travail de la pianiste et compositrice Hilda Herrera, figure du folklore argentin. Comment ton intérêt s'est-il focalisé sur son travail ? Quels potentiels as-tu pressenti dans sa musique en particulier ? Peux-tu retracer la genèse et l'histoire de cette création ?

Ma rencontre avec Hilda Herrera intervient très tôt dans mon parcours. À l'âge de 9 ans, j'ai eu la chance d'assister à ses premiers concerts en France, grâce à Miguel Garau, mon professeur de guitare dont elle était très proche. Ce fut un choc immense, une épiphanie. À cet âge-là, je n'étais pas encore consciente de ce qui constitue la spécificité de son écriture, ni de la figure extraordinairement inspirante qu'elle incarne pour l'Argentine, mais j'ai immédiatement trouvé en elle le berceau de ma passion pour les musiques traditionnelles d'Argentine. Depuis, sa musique ne m'a jamais quitté et au fil des années, une amitié et une complicité se sont nouées entre nous. Voilà des années que je nourrissais le désir de lui consacrer un spectacle. Hilda est aujourd'hui âgée de 91 ans et, bien qu'elle continue à donner des récitals avec une vivacité folle, elle ne voyage malheureusement plus outre-Atlantique. Je ne pouvais donc pas rêver d'une tournée avec elle. J'ai alors pensé à traduire chorégraphiquement ses partitions. Son sens du rythme absolument inouï, fait de spontanéité et d'improvisation, rend ses musiques très complexes à danser, mais son jeu percussif, rappelant le bombo legüero, m'a toujours évoqué le mouvement et la danse.

Tu as invité Néstor 'Pola' Pastorive, danseur virtuose de zapateos argentins, à te joindre à ce projet. Qu'est-ce qui a motivé cette invitation ? Quelles intuitions as-tu eu autour de cette rencontre ?

J'ai fait la connaissance de Néstor 'Pola' Pastorive il y a quelques années. Quand je l'ai vu danser, j'ai été bouleversée par sa façon d'incarner une vision très singulière et très libre des danses folkloriques argentines. Il s'émancipe des codes parfois très virilistes du Nord-Ouest du pays, sans jamais perdre l'ancrage dans les racines folkloriques. À mes yeux, il est tout autant danseur que percussionniste. Comme Hilda, il rayonne par sa grande richesse rythmique, tout en conservant une vraie spontanéité. Ils partagent aussi ce côté joueur et ce désir de ne jamais reproduire deux fois la même chose. C'est délicieux de les voir savourer chaque instant, guidés par leurs intuitions, se surprendre eux-mêmes de leurs propres audaces. Pour moi, c'était une évidence de créer une rencontre entre ces deux passionnés de rythmes.

Tu as travaillé en partie à partir d'archives musicales et vidéos. Peux-tu donner un aperçu de ce travail de recherche ?

Je ne voulais pas simplement donner à entendre le répertoire d'Hilda, mais aussi le contextualiser, particulièrement pour un public qui méconnaît l'histoire de l'Argentine. À de nombreux égards, Hilda est une figure de résistance : tout d'abord parce que c'est une des rares femmes compositrice dans le monde très (trop !) masculin du folklore argentin, c'est aussi la première à avoir réussi à imposer le piano soliste dans ces répertoires. Une grande partie de son œuvre a d'ailleurs été interdite de diffusion durant la dictature des généraux, notamment pour le choix des poèmes qu'elle a mis en musique et qui donnaient une voix à des populations méprisées. C'est très troublant de voir comment ses choix et son histoire intime font écho à une histoire plus vaste, celle d'un pays blessé. C'est pourquoi il me semblait essentiel que la rencontre avec l'œuvre d'Hilda passe aussi par le récit. Son récit, avec ses mots, sa pudeur, ses failles... Hilda partage donc le plateau avec Pola par l'intermédiaire d'un écran. C'est d'une certaine manière une intrusion du réel sur la scène du théâtre, une brèche ouverte sur l'Histoire. Une approche presque documentaire, très nouvelle dans mon travail.

Comment as-tu initié le travail de recherche avec Hilda et Pola ? Peux-tu revenir sur votre rencontre en studio ?

Les premières recherches avec Pola se sont déroulées en parallèle de l'enregistrement d'un nouvel album d'Hilda (La iluminada, qui vient tout juste de paraître sur notre label Alborada éditions). Je voulais que cette production scénique soit l'occasion d'un partage et d'une transmission. Ainsi Pola a assisté à l'intégralité de l'enregistrement. Être témoin de ces moments de pure magie, voyant ce disque fleurir heure après heure, a permis à Pola de comprendre comment ces mélodies jaillissaient des doigts d'Hilda. Ses intuitions, ses phrasés, ses appuis rythmiques... Ces quelques jours de studio ont réellement scellé une alchimie entre la musique d'Hilda et la danse de Pola. Par la suite, nous nous sommes retrouvés à plusieurs occasions chez Hilda, pour enregistrer les vidéos dans lesquelles elle se raconte, assise à son piano. Des moments réellement précieux durant lesquels la structure du spectacle commençaient à se dessiner. Nous sommes ensuite, avec Pola, rentrés en France pour travailler sur la danse, nourris de toutes ces expériences. Il s'agissait alors de dresser le portrait d'Hilda, suivre sa trajectoire, et qu'à travers ce portrait apparaisse aussi celui de Pola.

Comment te positionnes-tu face à cet héritage culturel ?

C'est important pour moi de partager une vision bien vivante du folklore, très loin de la carte postale surannée des reconstitutions historiques. Montrer comment c'est un art qui s'écrit au présent, au contact d'extraordinaires artistes qui continuent de célébrer la richesse de ces répertoires et prolongent leurs histoires. C'est d'ailleurs souvent dans les approches les plus avant-gardistes que l'on voit transparaître l'essence même des traditions populaires. Et j'aime particulièrement que le rapport à la virtuosité ne se situe pas uniquement dans l'intensité de la performance. L'émotion ne surgit pas toujours d'un zapateo fulgurant mais elle apparaît aussi dans la poésie d'un geste rudimentaire d'une grande simplicité.

Du 26 au 29 septembre 2024, Festival d'Automne / Chaillot, Paris
Le 5 novembre 2024, La Halle aux Grains, Scène nationale de Blois
Le 7 novembre 2024, Festival d'Automne à Paris / Théâtre 71, Malakoff
Le 21 janvier 2025, Les Scènes du Jura, Scène nationale, Lons-le-Saunier
Les 23 et 25 janvier 2025, CCN de Caen en Normandie
Du 27 au 29 janvier 2025, Théâtre la Vignette, Montpellier
Les 31 janvier et 1er février 2025, Théâtre Garonne, Toulouse
Le 14 février 2025, Théâtre Molière, Scène nationale archipel de Thau, Sète
Le 6 février 2025, Arsenal, Cité musicale de Metz
Le 13 mars 2025, ACB, Scène nationale de Bar-le-Duc
Le 18 mars 2025, Espace des Arts, Scène nationale de Chalon-sur-Saône
Le 20 mars 2025, Le Grand R, Scène nationale de La-Roche-sur-Yon
Le 22 mars 2025, Festival Conversations, CNDP, Angers
Les 25 et 26 mars 2025, Bonlieu Scène nationale, Annecy

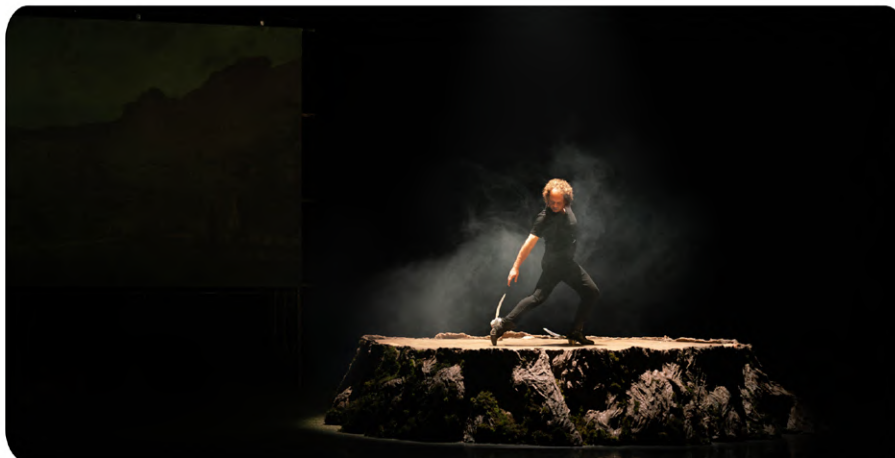
Danse

26.09.2024 → 29.09.2024

Nina Laisné donne à voir la musique de Hilda Herrera à Chaillot

par Amélie Blaustein-Niddam

27.09.2024



Nina Laisné aurait-elle inventé une nouvelle forme de danse documentaire ? En décentrant le regard sur le son plus que sur le mouvement, elle fait de *Como una baguala oscura* un objet assez étrange, entre grand classicisme et avant-garde. Étonnant.

« Qu'as-tu au bout de tes doigts ? »

Après l'immense chef-d'œuvre *Romances inciertos* (2018), Nina Laisné nous présente deux monuments du folklore argentin : le danseur Néstor 'Pola' Pastorive et la pianiste et compositrice Hilda Herrera, qui a révolutionné la place des femmes dans les musiques traditionnelles en osant composer seule, au piano. Ses mélodies et ses textes ont souvent été interprétés par Mercedes Sosa. Pola, lui, est un roi du flamenco, rien que ça. La musicienne et chorégraphe nous conduit dans un décor à la fois tellurique et onirique. Un immense tronc d'arbre sert de socle à la danse, un écran est placé de l'autre côté, devant lui se trouvent des pierres, du sable, des fils. Nous sommes quelque part dans un ancien western argentin, il y a longtemps.

« Des petits bouts de douleur colmatent les brèches de mon âme »

Lui, il semble danser depuis la nuit des temps et porter en lui tout l'héritage de celles et ceux qui ont frappé le bombo et dansé des zapateos qui glissent sur la scène. Lui, il s'augmente de tissus, de plumes, de couteaux. Tout ce qui peut transformer le corps et changer l'allure du malambo, cette danse qui ressemble au flamenco pour nos yeux européens-centrés. La pièce est un véritable pas de deux entre le témoignage de Hilda Herrera et la danse de Néstor 'Pola' Pastorive. On la voit à son piano, cherchant les notes, les trouvant, puis se mettant à jouer. C'est éblouissant. Elle raconte une zamba ou une chacarera qui, à chaque fois, vous transporte par sa beauté. Elle et lui sont bien ancrés. Elle dans ses doigts, lui dans ses pieds.

« D'où peut-il bien venir ? »

D'où vient l'idée d'un pas ou d'une note ? Nina Laisné répond que la réponse dépasse la raison. La musique de Hilda Herrera est extrêmement charnelle, la danse de Néstor 'Pola' Pastorive est, elle, reliée à la colère de la terre. L'ensemble du spectacle prend des allures nostalgiques, laissant entrer la lumière dans la poussière soulevée par le sable. Pourtant, ces gestes et ces mélodies existent bien dans le présent, et la pièce donne furieusement envie de se précipiter sur une plateforme d'écoute pour ajouter aux favoris les albums de cette pianiste virtuose et attachante. On regrette cependant une mise en scène trop classique, qui alterne entre danse et vidéo, un peu comme des tableaux. Mais cela n'enlève rien au talent de Nina Laisné, qui offre ici la possibilité d'entendre la musique de Hilda Herrera dans des conditions parfaites et de voir la puissance de Néstor 'Pola' Pastorive.

L'Argentine rêvée de Nina Laisné à Chaillot

Le 27 septembre 2024 par Delphine Goater

À l'occasion des 90 ans de la pianiste [Hilda Herrera](#), [Nina Laisné](#) et [Néstor Pola Pastorive](#) font revivre dans *Como una baguala oscura* un pan oublié du patrimoine musical populaire argentin. La poésie en plus...



[Nina Laisné](#) prolonge avec esprit et générosité les recherches musicales entreprises pour le spectacle *Romances Inciertos* [créé en 2017](#) avec [François Chaignaud](#). Cette fois, c'est avec le danseur Argentin Néstor Pastorive, dit Pola, qu'elle collabore pour ce très beau spectacle intitulé *Como una baguala oscura*. Musicienne, chorégraphe, metteuse en scène, [Nina Laisné](#) a beaucoup de cordes à son arc et conjugue la redécouverte d'un répertoire musical à la vision onirique d'une Argentine un peu oubliée. Au cœur de son récit figure la pianiste [Hilda Herrera](#), compositrice de *zambas*, *chacareras* et *milongas* de la Pampa, dont un album est en préparation chez Alborada, le [label](#) de Nina Laisné. Filmée avec Dante Martinez, la vieille dame rieuse et nostalgique raconte l'origine des mélodies populaires argentines, dont les paroles ont été obliérées par la censure mise en place pendant la dictature de la junte militaire, de 1976 à 1983.

Ne pouvant pratiquer que le piano, elle a transféré les subtilités des rythmes, des attaques et des respirations de l'instrumentation créole, et notamment des percussions, dans sa pratique de l'instrument, dont la palette sonore est particulièrement riche. Elle a travaillé musicalement sur les œuvres de grands poètes tels que [Margarita Durán](#), Antonio Nella Castro et [Atahualpa Yupanqui](#), créant de véritables bijoux du répertoire argentin. Ce patrimoine musical croise l'histoire de l'Argentine et celle du Pérou, les guerres civiles et la culture indienne, illustrée par un très beau film restauré en noir et blanc, montrant la chanteuse et percussionniste [Mercedes Sosa](#).

Le dispositif scénique simple et poétique compte un écran tendu, comme un panneau de bois au bord de la route, sur lequel sont projetées les images d'[Hilda Herrera](#) ; et une large souche d'arbre reconstituée, qui sert de podium à Néstor Pastorive, virtuose danseur argentin. D'une sensualité folle, chacun de ses solos est un accompagnement, un contrepoint ou un prolongement de la musique. Les idées de mise en scène de Nina Laisné, qui ne sont pas sans rappeler celles de *Romances inciertos*, ajoute un supplément de poésie et de grâce suspendue. Avec quelques accessoires : des guêtres de gaúcho en papier, un petit châle frangé, un roseau ou des couteaux fichés dans le talon en guise d'éperons et cela crée un univers tantôt évanescent, tantôt tangible. Le danseur au corps souple se cambre et se cabre, étire une jambe au sol et dessine des motifs inconnus. Ses talons et ses pointes frappent le sol selon la technique du *zapateo*, lointain cousin du *zapateado* espagnol.

Loin d'une Argentine gominée formatée par le tango, *Como una baguala oscura*, nous plonge dans la mémoire vivante d'une génération meurtrie.

Crédits photographiques : © Diego Stickar & Dante Martinez

Nina Laisné, une artiste hors pair : entretien

Nina Laisné, allie dans son travail cinéma, musique, et art contemporain. Elle s'intéresse aux identités marginales qui évoluent dans l'ombre de l'Histoire officielle et aux traditions orales des croisements et déracinements. En créant *Una baguala oscura*, elle révèle une grande pianiste, Hilda Herrera, un danseur exceptionnel, Néstor 'Pola' Pastorive, ainsi que tout un pan de la culture argentine assez méconnue en France. Nous avons demandé à cette artiste plurielle, de nous en parler. Entretien.



Nina Laisné © Cléo Bouza

Comment est né ce spectacle à la croisée de différents médiums artistiques ?

C'est un projet qui est né du désir de partager la musique d'Hilda Herrera avec le public européen. C'est une figure qui, pour moi a été essentielle dans ma construction personnelle, mon apprentissage musical. Elle m'a ouvert les yeux sur la richesse des musiques traditionnelles en Argentine. Je l'ai rencontrée très tôt dans mon parcours puisque j'avais neuf ans. Quand elle venait en tournée en France, nous nous retrouvions régulièrement. Et c'est une femme, qui, par son art, a une singularité et une ouverture d'esprit sur de nouvelles formes, sur de nouvelles approches, mais qui nous fait sentir également la force des racines et de l'histoire de ce pays. Elle a rayonné à l'international grâce à ses compositions qui ont été interprétées par de grands chanteurs et chanteuses, comme Mercedes Sosa. Mais, en Europe,

on ne connaît pas trop son héritage.

De ce fait, il était important pour moi de partager ce choc artistique qui a été à l'origine de tout mon parcours musical, et de trouver la bonne manière de partager ce répertoire-là alors qu'elle est toujours vivante. À 92 ans aujourd'hui, elle a une très belle trajectoire et continue à jouer et à donner des concerts mais bien entendu elle ne voyage plus à l'international. D'où ce désir de penser une forme scénique autour de son répertoire, mais sans sa présence physique au plateau. Ça a été le principal défi de ce projet et je réfléchissais à cela depuis plusieurs années, sans trouver la clé.

Comment avez-vous résolu ce problème ?

J'ai rencontré, Néstor 'Pola' Pastorive, qui est un extraordinaire danseur issu des danses traditionnelles, des zapateos. Comme pour la musique, ce sont des danses qui ont des racines

foisonnantes et multiples qui peuvent être développées par le mouvement, mais qui ont été bien souvent cadenassées par des formules un peu archétypales et souvent très nationalistes. Et c'est vrai que la façon dont 'Pola' décloisonnait le geste m'a bouleversée. Il l'emmenait vers d'autres influences, des figures beaucoup plus libres, beaucoup plus intuitives. Il m'a semblé une sorte d'équivalent, une sorte de traduction de la liberté d'Hilda, mais dans la chorégraphie et dans la danse. Soudain, ce rapprochement entre ces deux personnalités m'est apparu évident, et donc la forme qui se dessine au plateau est un dialogue entre la danse de Néstor 'Pola' Pastorive qui est vivante et très concrète et la présence immatérielle d'Hilda qui passe par la vidéo et par des enregistrements mais qui construit malgré tout un vrai duo au plateau puisque tous ses zapateos, proviennent et sont tissés entre les notes d'Hilda.



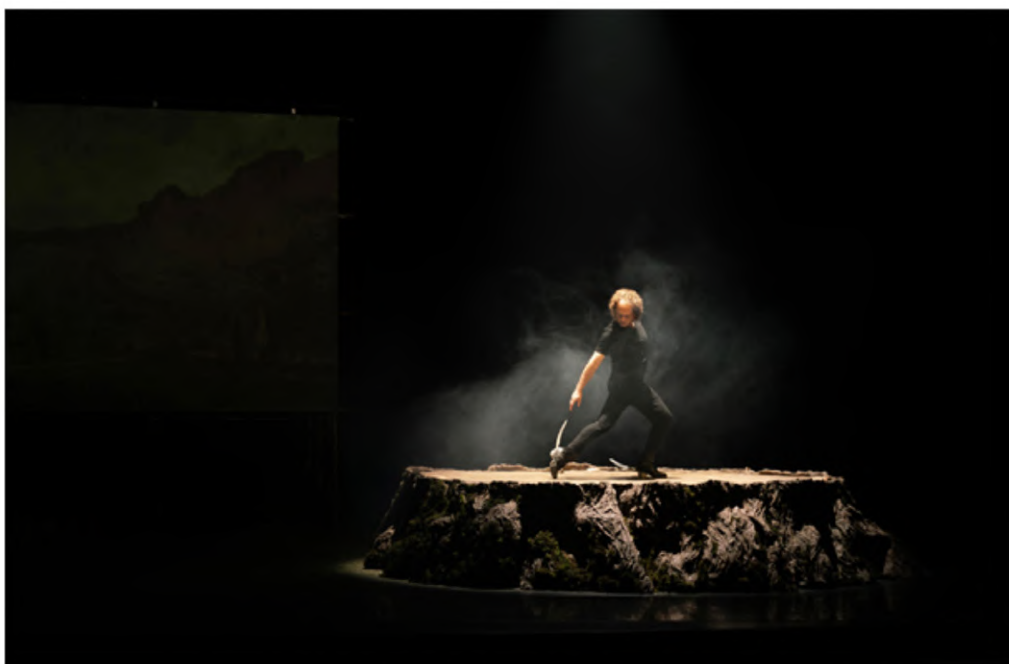
"Como una baguala oscura" © Nina Laisné

Comment intervient Néstor 'Pola' Pastorive dans cette création ?

Néstor 'Pola' Pastorive est un élément très central, un virtuose du zapateos, avec toutes ces percussions au sol, très différentes de celles du flamenco. Et il a un rapport à l'équilibre et aux postures de jambes très complexes. Là où le flamenco a quelque chose de plutôt dans le haut du corps, la danse du nord-ouest de l'Argentine se passe plutôt dans des torsions de jambes, des postures de chevilles cassées, des choses qui viennent aussi de la culture des gauchos, qui est la culture rurale, des gardiens de vaches qui montaient à cheval avec ces jambes arquées, ces bottes et cette manière de faire résonner le sol, de se faire soulever la terre. Dans ce spectacle nous avons construit des chorégraphies et un nouveau vocabulaire avec 'Pola' qui puiserait dans des danses de couple mais qu'il interprète avec une absence, celle, matérielle, d'Hilda mais aussi un repli plus intérieur, comme s'il dansait avec des éléments. Il y a beaucoup de danse de mouchoirs aussi, de foulards dans lesquels on fait sentir aussi une matérialité de l'air, des choses flottantes. Et ça participe à matérialiser cette absence, cette mélancolie et ce rapport au déracinement aussi, par moments.

D'où vient le titre, *Como una baguala oscura* ?

En fait, c'est un petit extrait, un vers d'un des poèmes qu'Hilda a mis en musique, la Zamba del Chaguanco, une des musiques les plus connues de son répertoire. Ce chant parle d'une personne, plutôt issue des communautés autochtones, plutôt bûcheron, exploité par d'autres oppresseurs, et qui, toute sa vie, travaille dur dans la forêt et a le corps totalement brisé. Son corps, dans ce poème, se confond peu à peu avec la nature, et devient arbre, écorce, flotte dans l'air. Et un des vers parle de sa silhouette presque désincarnée, en fin de vie, épuisée, éreintée, et dit « *la peau de Juan, flotte dans l'air comme une baguala obscure* ». Et la baguala est un chant autochtone, une voix qui s'élève dans la forêt ou que l'on chante du haut des montagnes, un chant séculaire, enraciné vraiment dans les populations autochtones. Et cette évocation nous semblait importante dans ce spectacle parce qu'à la fois elle reliait, elle tissait ce lien avec toute cette culture rurale et fascinante, mais très souvent malmenée, opprimée, laissée de côté. Il existe un fil conducteur dans ce spectacle qui est une forme de gravité, un rapport à la finitude, à l'épuisement, à la mort, qui se dilue petit à petit, mais c'est aussi un thème très présent dans l'œuvre d'Hilda, dans les poèmes qu'elle a souhaité mettre en musique.



Nestor Pola Pastorive dans "Como una baguala oscura" © Nina Laisné

Ce rapport au folklore qui n'est pas nationaliste, n'est-il pas aussi, dans l'ancien contexte argentin que l'on connaît de dictature, un manifeste politique qui pourrait aussi nous concerner ?

Oui, c'est une forme de résistance. Il est vrai qu'Hilda, a été même une figure de résistance très concrète puisque pendant la dictature la quasi-totalité de ses textes et ses musiques ont été censurés, interdits d'être interprétés. Elle pouvait diffuser des versions instrumentales mais certainement pas faire entendre les paroles. En Argentine, ce folklore est toujours très vivant, très interprété, très célébré, mais il est trop souvent laissé aux mains de conservateurs, de nationalistes, et aujourd'hui, les formes dans lesquelles il subsiste, majoritairement, sont tout

censurés, interdits d'être interprétés. Elle pouvait diffuser des versions instrumentales mais certainement pas faire entendre les paroles. En Argentine, ce folklore est toujours très vivant, très interprété, très célébré, mais il est trop souvent laissé aux mains de conservateurs, de nationalistes, et aujourd'hui, les formes dans lesquelles il subsiste, majoritairement, sont tout de même un peu porte-drapeau, et cristallisent une sorte de personnalité nationale qui serait le « gaúcho », bien blanc de peau, fort, et droit dans ses bottes. C'est une sorte de mythe totalement erroné, qui ne correspond pas du tout à la réalité du territoire. Donc, Hilda a été une précurseuse en mettant en lumière ces racines-là. 'Pola', dans sa danse, continue à le faire. Et aujourd'hui, présenter un spectacle qui non seulement redonne une place à ces folklores qui sont méconnus. Car en Europe, quand on parle de zapateos, ou de danse folklorique hispanique, très souvent on pense au flamenco, aux cultures espagnoles, mais voilà en Argentine il y a une richesse rythmique qui est extraordinaire. Porter cette voix aujourd'hui sur des scènes européennes c'est aussi un acte de résistance pour montrer d'autres regards sur ces répertoires.

Vous parlez de cultures espagnoles au pluriel, ce rapport avec elles n'est-il pas très présent dans toutes vos œuvres ?

Oui, c'est vrai. Je pense que c'est venu par cet amour pour la culture argentine. Simplement, petit à petit, je me suis rendu compte que la beauté des musiques folkloriques, c'est d'avoir des racines très multiples, très diverses. Et il est toujours très complexe de retrouver l'arborescence, les chemins par lesquels sont passées ces musiques. Mais, à travers l'observation de ces répertoires, les recherches de paroles, de mélodies, qui ont navigué, se sont métamorphosées, que l'on retrouve trois siècles plus tard à un autre endroit, dans des dialectes aussi différents, permet aussi de suivre l'histoire de ces pays, de ces cultures qui se sont croisées et ça rejoint l'Histoire officielle, celle des oppressions, du colonialisme, mais aussi des formes de résistance plus souterraines et qui sont souvent des cultures rurales, autochtones.



"Como una baguala oscura" © Diego Stickar & Dante Martinez

Et tout ce terreau-là, nous arrive aujourd'hui dans des formes très croisées très hybridées, mais avec une force pour penser notre présent et notre monde aujourd'hui. Quand je regarde toutes ces cultures espagnoles puisque je viens du continent européen et je connais celles du continent latino-américain, c'est peut-être une manière de comprendre notre histoire à différents niveaux en déterrants des strates qui sont restées, sans doute, un peu trop enfouies



Hilda Herrera © Cleo Bouza

Vous avez rencontré Hilda Herrera à 9 ans en concert, mais comment vous avez réussi à tisser cette relation avec elle finalement?

En fait c'est le hasard de la vie. Mon professeur de guitare, Miguel Garau, a été en couple avec la fille d'Hilda pendant un temps. Quand elle venait en Europe en tournée, elle habitait chez lui à Bordeaux pendant plusieurs semaines et elle faisait des concerts dans toute la région. Il m'emmenait tous les voir et dès qu'elle était sur le territoire français je n'ai jamais raté un seul d'entre eux. Elle est venue de nombreuses fois tous les deux, trois ans, et nous avons partagé des moments de plus en plus informels.

Elle m'a toujours identifiée comme une élève assez importante de Miguel ; peu à peu, une sorte de transmission s'est établie. À l'adolescence j'ai commencé à m'ouvrir aux musiques traditionnelles anciennes d'Europe, les partitions baroques... et plus tard, en 2008, je

suis partie en Argentine prendre des master classes avec Hilda et faire un travail de recherche. À partir de ce moment ça a créé un autre lien, et elle est devenue une personne importante, même dans ma production puisque le tout premier film que j'ai réalisé en 2011 avait pour bande originale la musique d'Hilda. Donc voilà, elle a été là sur la première forme visuelle que j'ai créée.

Votre spectacle a une forme aussi d'installation d'une certaine façon puisqu'il y a ce rapport à la vidéo qui change aussi le rapport avec le danseur sur scène. Est-ce une nouveauté pour vous de mêler votre travail scénique et votre écriture visuelle ?

C'est quelque chose de très nouveau pour moi parce que tout en étant aussi vidéaste et réalisatrice avec une production visuelle et des expositions, c'est la toute première fois que j'invite la vidéo sur le plateau. Pour moi c'était très un défi risqué pour que la vidéo ne soit pas juste une ouverture technologique dans laquelle on perdrait la sensibilité, la présence d'Hilda si solaire... Et en même temps, je voulais mettre en valeur cette parole historique, documentaire. Il fallait donc trouver l'endroit dans laquelle cette brèche pouvait se glisser. L'écran doit être un objet visuel, mais sans prendre le pas sur la parole qui est rapportée au plateau. Il fallait aussi trouver le bon rapport d'échelle, entre 'Pola' physiquement présent, avec le son de son corps, et le bon dosage de la présence à l'image. Hilda intervient raconte beaucoup d'anecdotes entre les morceaux, elle est un peu comme une narratrice qui viendrait chapitrer un peu notre trajectoire.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Entretien / Nina Laisné

Como una baguala oscura

CHAILLOT – THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE / CHOR. NINA LAISNÉ ET NESTOR 'POLA' PASTORIVE

Nina Laisné allie dans son travail cinéma, musique, et art contemporain. Elle s'intéresse aux identités marginales qui évoluent dans l'ombre de l'Histoire officielle et aux traditions orales des croisements et déracinements. *Como una baguala oscura*, créé au Festival d'Automne, s'inscrit dans le droit fil de ses recherches.

Comment est né ce projet qui mêle danse, musique, vidéo, un peu à votre image d'artiste polyvalente ?

Nina Laisné : Tout est parti d'Hilda Herrera qui est une extraordinaire pianiste et compositrice que j'ai rencontrée très tôt dans mon parcours – j'avais neuf ans – et qui a représenté pour moi une singularité, une ouverture sur de nouvelles formes, sur la richesse des musiques traditionnelles en Argentine. Avec elle, on sent la force de ses racines et l'histoire de ce pays. Elle a une aura immense en Amérique Latine, et il était important pour moi de partager ce choc artistique à l'origine de tout mon parcours musical. Restait à trouver la bonne manière de penser une forme scénique autour de son répertoire. Car certes, elle est toujours vivante, continue à jouer et donner des

concerts, mais, à 92 ans, elle ne se déplace plus. Je réfléchissais sans trouver la clef de ce défi. Puis j'ai rencontré il y a quelques années Nestor 'Pola' Pastorive, un magnifique danseur, dont la performance percussive des pieds pénétrait la trame musicale d'Hilda.

Pourquoi avoir pensé à une forme finalement très chorégraphique ?

N.L. : C'est une danse aux racines foisonnantes et multiples qui peuvent être développées par le mouvement, mais qui ont été bien souvent cadenassées par des formules un peu archétypales et très nationalistes aussi, voire virilistes. Ce qui m'a bouleversée, c'était de constater que Nestor 'Pola' Pastorive décroissait ce geste folklorique, l'emmenait vers d'autres influences, beaucoup plus libres, beaucoup



plus intuitives. En rencontrant Nestor, j'ai trouvé une sorte d'équivalent d'Hilda, de son immense liberté, dans la chorégraphie et dans la danse. Il m'a paru évident de les rapprocher, de faire dialoguer la danse de « Pola » très vivante, très concrète, et la présence immatérielle d'Hilda qui passe par la vidéo et par des enregistrements, mais qui constitue un vrai duo au plateau puisque tous les zapatéos, dans la danse de 'Pola', sont tissés entre les notes d'Hilda.

D'où vient le titre, *Como una baguala oscura* ?

N.L. : C'est le vers d'un poème qu'Hilda a mis en musique. Il parle d'une personne issue des communautés autochtones qui vit et travaille

« Pour moi, il était important de partager ce choc artistique à l'origine de tout mon parcours musical. »

dur dans les forêts, qui est exploité, qui a le corps totalement brisé. Dans ce poème, il finit par faire corps avec la nature, et devient arbre. Sa peau devient écorce, flotte dans l'air *como una baguala oscura*, la "baguala" étant un chant enraciné dans les populations autochtones, une voix qui s'élève dans la forêt et chante du haut des montagnes. Cette évocation nous paraissait importante dans ce spectacle, car elle reliait toute cette culture rurale et fascinante, mais souvent malmenée, opprimée.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Chaillet – Théâtre national de la Danse,
1 place du Trocadéro, 75016 Paris.
Du 26 au 29 septembre, le 26 à 20h30,
le 27 à 19h30, le 28 à 17h, le 29 à 15h.
Tél. 01 53 65 30 00. Dans le cadre du
Festival d'Automne à Paris. Également
à Malakoff Scène Nationale – Théâtre 71,
le 7 novembre à 20h.

LAS MANOS DE HILDA, LOS PIES DEL 'POLACO'

Por Daniel Sousa - 25 septiembre, 2024

94 0



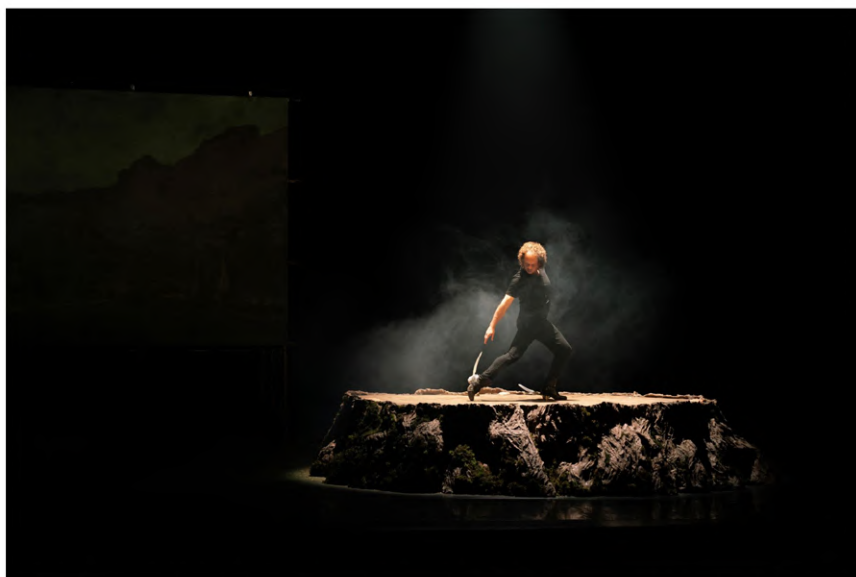
"La obra tiene un tinte contemporáneo, con una luz muy cinematográfica; no todo se entiende fácilmente", admite el coreógrafo y bailarín. Ph: Nina Laisné.

Néstor Pastorive le pone el cuerpo a un proyecto de la artista francesa Nina Laisné que homenajea la obra de la destacada pianista cordobesa Hilda Herrera. Esta semana inicia una gira de veinticinco presentaciones por toda Francia.

Silbando bajito y sin alardes, con la misma impronta con la que construyó una carrera artística sólida y encomiable, Néstor 'Polaco' Pastorive estrenó en abril de este año un espectáculo de danza folklórica en Francia, que lo tiene como único protagonista. En estrecha colaboración con la artista trans local Nina Laisné dio a luz 'Como una baguala oscura', una suerte de homenaje danzado a la obra de Hilda Herrera, que dialoga con otros proyectos de Laisné ligados a la figura de la genial pianista nacida en Capilla del Monte, Córdoba, hace 91 años.

En sus últimas horas en Buenos Aires antes de viajar nuevamente a París, **Balletin Dance** encuentra al coreógrafo y bailarín en la intimidad de una sala de práctica. "No tengo nada pautado acá, pero para mantenerme en movimiento y recordar la obra organizó mis propios ensayos. Necesito estar bien con el cuerpo. Por la edad, el no estar un tiempo en movimiento me resiente mucho", confiesa.

Hasta el momento, 'Como una baguala oscura' lleva realizadas sólo dos presentaciones en un importante complejo de salas de Besanzón, en el este de Francia. "La temporada fuerte empieza ahora, con el Festival de Otoño", explica el artista. En efecto, tiene programadas al menos veinticinco funciones de la obra hasta marzo próximo. Sin embargo, Pastorive no permanecerá en Europa todo ese tiempo sino que irá yendo y viniendo al compás de los compromisos asumidos. La tierra tira.



Pastorive dice haberse abierto a "la mirada de una chica (Laisné) que ve al folklore argentino con conocimiento pero desde su mirada francesa". Ph: Nina Laisné

¿Cómo empezó este proyecto?

Nina es muy amante del folklore argentino y tiene una conexión muy especial con Hilda Herrera desde su niñez. La conoce desde siempre y cada vez que Hilda viajó a Francia la fue a ver. Nina le produjo a Hilda un disco que fue grabado en Buenos Aires, en el estudio Aguaribay. A la par del disco, Nina estaba armando una obra con un bailarín francés, François Chaignaud, de la que también participa (la cantante catamarqueña) Nadia Larcher, con miras a estrenarla en 2025. Es una obra sobre música folklórica argentina y peruana. En ese proceso, Nina y el bailarín vinieron a la Argentina a estudiar. Acá se encontraron con Margarita Fernández y fue ella la que les recomendó que tomaran clases conmigo. Hicimos dos o tres clases con ellos tres: Nina, Nadia y François.

¿Cómo siguió todo?

Parece que les gustó mi toque musical al zapatear, que fue lo que me dijeron. Esto fue hace dos o tres años. Tiempo después volvieron a pedirme una semana de clases intensivas. Pero ya antes de viajar a Buenos Aires, Nina me contó sobre el disco de Hilda y su deseo de que ese otro proyecto no quedara ahí sino que pudiera ser llevado a escena. Fue entonces cuando me propuso sumarme para armar una obra basada en la música de Hilda Herrera.

EL MOTOR

Sobre las motivaciones de Nina Laisné (39 años) para emprender estos desafíos, Pastorive señala que, "si bien ella estudió artes plásticas, es esencialmente música, guitarrista. Y estudió mucho tiempo con un guitarrista argentino que a su vez había estudiado con Hilda. Es decir que estaba muy relacionada con sus melodías. Pero aparte, es una persona que investiga todo, es una computadora, no para. Si bien nosotros decimos que la obra es una colaboración, ella es prácticamente la directora porque es el motor, la cabeza del espectáculo", la elogia.

La creación coreográfica corrió por cuenta de Pastorive, claro, aunque él insiste en destacar el aporte de su colega francesa “porque yo, como único bailarín en escena, necesité mucho de su mirada desde afuera”. La obra posee un argumento sugerido basado, en parte, en una entrevista que la propia Nina le realizó a Herrera a propósito de la grabación del álbum. “Nina nos dijo que encuentra una conexión entre la manera de tocar de Hilda y mi manera de zapatear, ambas con mucho peso folklórico pero con rasgos del jazz y de otras músicas”.



‘Como una baguala oscura’ ofrecerá cuatro funciones en el marco del Festival de Otoño parisino y luego saldrá de gira por el país. Ph: Nina Laisné

Pastorive conocía a Hilda Herrera a través de sus creaciones pero “no estaba en contacto con su música en este tiempo”, admite. Asistió, pues, a la grabación del álbum y de sucesivos reportajes para “escucharla hablar, poder comer algo juntos, compartir un tiempo creativo”.

La pianista no ha podido ver la obra todavía: por su edad avanzada no se arriesga a viajar a Europa; pero quizás tenga la oportunidad de aplaudirla si prosperan las tratativas para que ‘Como una baguala oscura’ integre la programación del próximo Festival Internacional de Buenos Aires (FIBA).

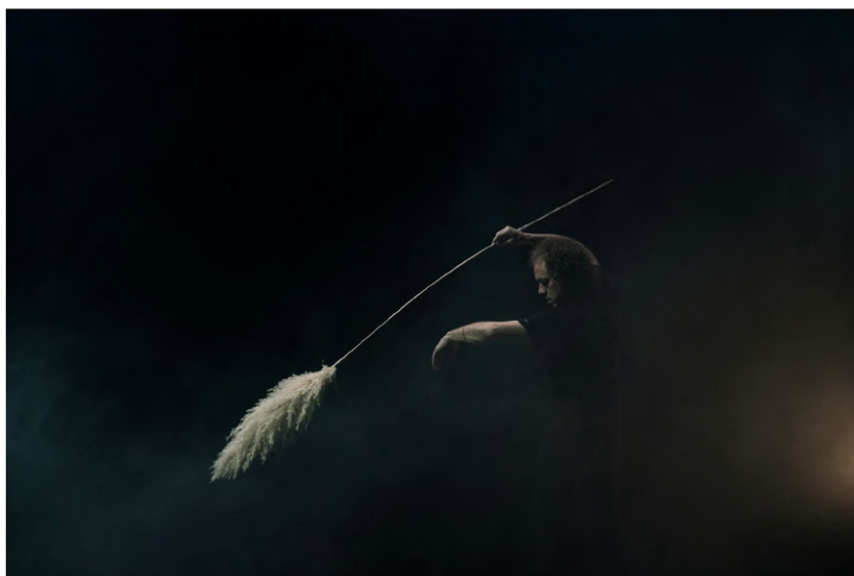
UN RIESGO

Siendo un proyecto que lo aleja, en parte, del estilo de baile que se le conoce, ¿cómo se sintió?

Yo me siento bárbaro. Es un gran desafío porque uno siempre está expuesto al qué dirán; pero como artista asumo un riesgo que con el tiempo me puede llevar a un crecimiento. Me gusta hacer esta obra, la hemos trabajado mucho poniendo y sacando cosas. Nunca ensayé de esta manera, haciendo tres residencias en teatros donde te dan todo para que vos te dediques únicamente a ensayar. Pude opinar también, y eso es valioso.

¿Sobre qué aspectos?

En el vestuario, por ejemplo. Porque la obra tiene un tinte contemporáneo; no de danza contemporánea sino de ser una obra actual, con una luz muy cinematográfica, en la que no todo se entiende fácilmente. El espectador trabaja bastante. En lo personal, me abrí a la mirada de una chica que ve al folklore argentino con conocimiento pero desde su mirada francesa, que lo siente de un modo especial y que a la vez entiende las demandas del arte internacional, lo que se está mostrando hoy en día y cómo se puede expandir este hecho cultural a otros lugares.



La obra tiene un tinte contemporáneo; no de danza contemporánea sino de ser una obra actual, con una luz muy cinematográfica. Ph: Nina Laisné

Después de las cuatro funciones previstas en el marco del Festival de Otoño parisino, en el Teatro Chaillot, hasta el próximo domingo, la obra seguirá su recorrido por otros teatros nacionales. En octubre llegará a Blois y en noviembre a Bourges y Malakoff. Ya en enero visitará Caen, Montpellier y Toulouse, para continuar por Sète, Metz, Angers y Annecy, entre otras ciudades.

"Lo primero que le dije a Nina cuando me contactó es que tenía cincuenta años", recuerda Pastorive volviendo al tema de la edad y los supuestos achaques. "Mirá que cuando se estrene voy a tener 52...Pero Nina me dijo que buscaba una persona con experiencia, que no le importaban la edad ni mostrar un cuerpo joven. Mi gran miedo era saber si podría transitar una obra de una hora y cuarto de duración sin problema, y hoy puedo decir que la estoy llevando bien".

"El otro problema que tengo es el de no poder compartir", reconoce, casi melancólico. "Estoy acostumbrado a estar en grupo y me siento muy solo. Ahora mismo estoy acá, en la sala de ensayo, sin nadie que me acompañe, cuando toda la vida estuve rodeado de compañeros". No obstante, mientras se despide vuelve a declararse "feliz" de contar esta historia, de este modo, tendiendo otro puente a la danza folklórica argentina para conectarla con el mundo.